

Sous ma plume

Mes jambes m'avaient été sciées.
Ma voix, confisquée.
Et pourtant, je pouvais vaquer où bon me semblait et hurler au monde entier que rien,
jamais, ne m'arrêtera.

*

L'été 1996 fut chaud. Je n'étouffais pas. La mer amenait sa brise. Et lorsque le soleil partait éclairer l'autre moitié du globe, il laissait suffisamment de sa chaleur derrière lui pour que je veuille rester sous le porche toute la soirée. Je finissais tout de même par le quitter lorsque maman avait annoncé que nous partions chez Judici. Le meilleur glacier de tout Soulac. Ma main dans la sienne, je m'appliquais à marcher, un pied devant l'autre sur le bord du trottoir. Chocolat ou pistache ? J'hésitais. Presque à chaque fois, c'était maman qui devait trancher pour le parfum de ma glace. Mais cette fois, elle avait demandé au glacier de mettre une boule de chaque dans mon cornet. Les yeux pleins d'étoiles, je l'avais regardée, du haut de mon mètre vingt, avec une joie simple et pure.

Nos glaces prêtes, elle m'avait dit :

— J'ai quelque chose à te dire, lapin. On va rentrer par le front de mer pour manger nos glaces sur un banc, d'accord ?

Avec mes deux parfums, rien ne pouvait entamer ma joie. Je la suivis jusqu'au bord de la mer qui paraissait effrayante à cette heure de la nuit. L'eau translucide de l'après-midi avait laissé place à une étendue noire et bruyante. Terrifiant.

— Lapin, tu sais que ton père est censé nous rejoindre ici demain ? Et bien, finalement, on va passer ces vacances tous les deux. Juste toi et moi. Et ce sera pareil pour celles d'après. Papa et maman vont vivre séparément maintenant. Est-ce que tu comprends ce que je te dis ?

Évidemment que je comprenais. Alice, qui était dans ma classe, nous avait raconté une fois, à la récréation, que ses parents se séparaient. Mais tout ce qui me frappait à ce moment, c'était que je venais de découvrir quelque chose d'extraordinaire ce soir-là : ce qui était encore mieux qu'une glace au chocolat ou une glace à la pistache, c'était les deux mélangés ensemble.

Ma vie allait changer, maintenant.

**

En voyant défiler les collines saupoudrées de blanc et les arbres nus alourdis par la neige, Juliette sentit un frisson d'excitation lui parcourir l'échine. L'hiver avait ce pouvoir-là sur elle. Une simple vision, un souffle glacé contre la vitre, et elle redevenait cette enfant qui trépignait d'impatience devant la première neige, les joues rougies par le froid et les mains avides d'effleurer les flocons. Il est de ces choses qui, en un instant, ramènent à l'innocence : l'odeur du sucre fondu et du chocolat chaud, la caresse de l'herbe sous des pieds nus, la magie éphémère des bulles de savon éclatant au soleil, l'éclat vacillant des guirlandes de Noël. Pour Juliette, c'était la neige.

À trente-trois ans, elle n'avait rien perdu de cette fébrilité enfantine. Entendre le craquement feutré de la poudreuse sous ses pas la transportait ailleurs, loin du quotidien, des responsabilités, des soupirs résignés de Marc, son mari. Alors, quand la voiture s'arrêta enfin devant le chalet, dont elle n'avait jusqu'ici vu que des photos, elle n'attendit pas une seconde. Sans un mot, elle ouvrit la portière et s'élança dans l'épaisse couche immaculée. L'air mordant s'engouffra dans son cou, mais elle s'en moquait. Elle s'y laissa tomber, bras et jambes écartés, et entama un ballet frénétique, sculptant un ange dans le tapis blanc.

Un éclat de rire retentit. Paola, six ans et demi, ne se fit pas prier pour l'imiter, s'allongeant à son tour aux côtés de sa mère, les yeux pétillants d'une joie pure.

— Allez, Marc, viens ! lança Juliette en redressant la tête. Tu vas voir, c'est revigorant !

Son mari, resté près de la voiture, croisa les bras sur sa poitrine, une expression exaspérée sur le visage.

— Oui, super. Vous allez juste être trempées. On n'a même pas encore ouvert les valises pour que vous puissiez vous changer. Tu aurais pu attendre un peu avant d'entraîner Paola dans tes bêtises enfantines...

Juliette roula des yeux, feignant de ne pas entendre. Attendre ? Pourquoi donc ? La neige n'attendait pas. L'instant non plus. Elle se redressa dans un souffle, ramassa une poignée de neige et commença à la façonner entre ses paumes gantées. Le contact glacé la fit sourire.

Paola, fine observatrice et connaisseuse des élans de folie de sa mère, perçut le danger avant même que la première boule ne fende l'air. Elle poussa un cri de fausse terreur et détala à toute vitesse, éclaboussant la poudreuse dans sa fuite.

— Paola, tu ne pourras pas m'échapper ! s'écria Juliette en lançant son projectile.

La petite éclata de rire en zigzaguant entre les congères, tandis que sa mère la poursuivait, prête à en découdre.

Marc soupira, secouant la tête.

Elles allaient bien s'amuser. Au moins toutes les deux.

Maria était arrivée trop tôt au Paradis Hôtel.

Au bras de Jean, elle s'était avancée jusqu'à la réception, où il s'était chargé de demander la clé de leur suite. Comme à son habitude depuis six ans maintenant, elle le laissa parler, le regard perdu dans le hall impersonnel. C'est au détour de leur conversation qu'elle réalisa ce qu'elle aurait dû savoir, ce qu'elle aurait dû chérir : cet hôtel, cette suite, c'était leur lieu de lune de miel.

Ils fêtaient leurs quarante ans de mariage.

Un vertige la prit. Qui était-elle si sa propre mémoire lui échappait ? Et surtout, combien de fois s'était-elle déjà posé cette question ?

Jean, comme s'il avait entendu son angoisse, pressa doucement sa main et l'entraîna vers l'ascenseur. Il savait lire ces tempêtes silencieuses dans les yeux de Maria, il savait qu'elles la noyaient par vagues.

— Ce n'est pas grave si tu ne te souviens pas, ma Maria, murmura-t-il. Je t'ai emmenée ici parce que tu avais tant aimé cet endroit la dernière fois. Mais, à vrai dire, tout a changé.

Il se mit à raconter pour deux. Le hall d'entrée, autrefois bordé de pierres et de tapisseries chaleureuses, avait cédé la place à des bancs d'acier froid et des écrans lumineux. Là où ils avaient autrefois siroté des cocktails en profitant des fauteuils moelleux, il ne restait qu'un espace de passage austère.

Une fois prévenus qu'elle était prête, ils arrivèrent dans leur suite. Jean poussa un soupir de soulagement en constatant qu'elle, au moins, était restée intacte. Maria parcourut les pièces en enfilade, émerveillée par la vue qui se perdait dans l'horizon depuis la terrasse. Mais une pensée la frappa. Comment pouvaient-ils s'offrir une semaine dans un endroit pareil ?

Elle avança jusqu'à la salle de bains et s'arrêta face au miroir. Là, une femme aux cheveux clairsemés et aux mains déformées par l'arthrose lui renvoya son regard. Où était la jeune fille de vingt-six ans qui se tenait là, quarante ans plus tôt ?

Machinalement, elle attrapa un savon individuel et en arracha l'emballage. Elle fit mousser la pâte parfumée entre ses doigts, sentit l'odeur légère flotter dans l'air... et se figea.

Un éclat de mémoire.

Sa robe de mariée.

Les étoiles dans les yeux de Jean quand elle avait dit "oui".

Les longues nuits à rire et à revivre chaque instant du mariage.

Leur lune de miel, douce et insouciante.

Le savon lui échappa, glissa au fond du lavabo. D'un geste fébrile, elle essuya ses mains, ne prit même pas la peine de se rincer. Elle courut chercher Jean.

— Je me rappelle ! s'écria-t-elle, haletante. Le deuxième jour, tu as attrapé un coup de soleil si fort que je ne pouvais même pas t'appliquer de crème ! Et presque chaque soir, on commandait des sangrias, juste parce qu'on trouvait ça drôle de dire au *room service* "deux-cent gria" ! Et j'ai été malade tout le vol du retour. Tu avais même dit que c'était un signe et qu'on aurait dû rester vivre ici !

Jean la regarda comme si elle venait de revenir d'un long voyage.

— Oh, ma Maria... Tu me manques tellement. Je t'aime, à chaque instant. Viens, il faut que je te montre quelque chose.

Il attrapa sa main encore glissante et l'entraîna dehors, vers la plage, juste devant l'hôtel. Maria continuait de parler, comme si les souvenirs se pressaient pour s'échapper tous en même temps. Sa voix, son rire, tout en elle semblait renaître.

Sur le sable, Jean s'arrêta face à un immense palmier sur lequel ils avaient, autrefois, gravés ensemble un symbole. L'endroit était toujours aussi paradisiaque, mais envahi par des touristes. Il soupira. Ils n'auraient jamais dû découvrir ce coin secret... avant de se rappeler qu'ils en avaient été, eux aussi, autrefois.

— Regarde, murmura-t-il. Ici. Tu te rappelles, ma Maria ?

Elle fixa le symbole, le sable, la mer, les étrangers autour d'eux. Jean.

Un voile passa sur son regard.

— Où sommes-nous, Jean ?

Il vit, impuissant, la mémoire lui glisser entre les doigts, la marée emporter ce qu'elle venait à peine de retrouver. Il se retrouva de nouveau seul avec leur histoire.

Elle était repartie.

*

Mes jambes m'avaient été sciées.

Ma voix, confisquée.

Et pourtant, sous ma plume...

Sous ma plume, je marche, puis cours, puis tombe, mais me relève toujours.

Sous ma plume, je parle, j'incarne, je cris, je ris.

Sous ma plume, je suis femme, homme et animal.

Sous ma plume, je n'ai pas d'âge.

Sous ma plume, je voyage, sur Terre ou dans l'imaginaire.

Sous ma plume, rien n'est impossible. Ou plutôt, tout est possible.